

— À TRAVERS LE TEMPS —

Les Clefs du Destin

N. Oneir



ONEIR Natacha

Les Clefs du Destin

À Travers le Temps

© ONEIR Natacha, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1912-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



*À chacun, le Temps offre un coffret d'or,
qu'il dépose silencieusement au seuil de nos jours.
Beaucoup le gardent clos, jusqu'à ce qu'il se dissolve dans le passé.
Rares sont ceux qui osent l'ouvrir.
Ce trésor s'appelle le Présent, et l'âme éveillée sait l'habiter.*



CHAPITRE 1

La Faille

8

« Tout ce que nous voyons ou paraissions n'est qu'un rêve dans un rêve. »

Edgar Allan Poe, *Un rêve dans un rêve*

HÔPITAL DE DENVER, 5 FÉVRIER 2027

Ce fut une nuit d'hôpital comme tant d'autres, avec ses gardes interminables et ses lumières bleues qui font trembler les paupières. On s'habitue à tout : au souffle mécanique des respirateurs, à l'odeur âcre du désinfectant, à la fatigue qui brûle les yeux. Mais l'âme, elle, ne s'habitue jamais au fracas.

Dans cette clarté blafarde, Alina avançait seule, le pas mesuré. Sa blouse portait encore les traces du jour. Ses cheveux, attachés négligemment en chignon, laissaient s'échapper quelques mèches qui lui caressaient la nuque. Ses yeux, cernés de la veille, brillaient d'une lueur étrange, celle de ceux qui ont trop vu, trop donné.

La journée avait été longue : plusieurs opérations complexes, des familles à rassurer, des vies suspendues à ses gestes. Elle n'était plus tout à fait elle-même, à ce moment-là, mais un canal silencieux par où passait la volonté de guérir.

Ce soir-là, l'air était différent, plus dense. Quelque chose, sans forme ni nom, s'était glissé entre les battements du temps. Alina sentit un picotement le long de sa nuque, le pressentiment d'un danger qu'elle ne savait nommer. Pour rompre ce malaise invisible, elle descendit à la cafétéria.

Un chocolat chaud, pensa-t-elle. Et quelques minutes de répit.

Un refuge infime avant de replonger dans le tumulte des urgences.

La cafétéria vivait hors du temps, habitée par quelques confrères et infirmières qui, comme elle, cherchaient une bulle de sérénité dans le chaos du monde hospitalier. L'air y portait l'odeur du café trop chauffé et la lassitude collective. Les murs lui donnaient l'impression de garder en mémoire les soupirs des confidences nocturnes, de ceux qui tentaient d'oublier la mort, le temps d'un sucre dissous dans une tasse.

Alina s'approcha du comptoir et sourit à Henry, fidèle gardien de ce havre nocturne. Cela faisait huit ans qu'elle le connaissait, depuis sa toute première nuit de garde. Elle ne l'avait jamais vu autrement que rayonnant, toujours prêt à offrir un mot, un sourire, une étincelle d'humanité dans la lassitude des heures.

Sa silhouette large se découpait sous les néons, avec cette solidité tranquille de ceux qui portent sans jamais vaciller. Sa peau sombre, ses mains larges et puissantes étaient faites pour soutenir. Pour Alina, il était un repère, un ange discret qui veillait dans l'ombre.

Henry portait la tenue confortable qu'elle lui avait offerte pour Noël. Sur son tablier, on pouvait lire : « Gardien de la sérénité ». Lorsqu'il la vit approcher, un seul regard lui suffit. Sans un mot, il prépara sa boisson habituelle.

Le souffle de vapeur de la machine perça le silence. Il versa le lait, le chocolat, la crème, et, d'un geste attentif, dessina à la surface un cœur de poudre cacaotée.

— Voilà mon interne favorite, dit-il avec un sourire qui chassait l'épuisement. Tes yeux parlent avant toi, Alina. On dirait qu'ils ont veillé plus d'une vie cette nuit.

Devant le cœur de cacao et le brownie, elle sourit.

— Tu sais toujours comment me ressourcer, Henry.

Elle huma cette odeur sucrée, qui l'apaisa.

— Rien d'inhabituel, reprit-elle. J'avais juste besoin d'oublier le temps un instant, avant de retourner aux urgences. Et toi ? Comment est ta nuit ?

— Plutôt douce pour moi. Tu es de garde encore longtemps ?

Le tic-tac discret de l'horloge s'entendit un instant. Henry la regarda avec affection ; il l'avait vue grandir entre ces murs, de stagiaire hésitante à la chirurgienne confiante qu'elle était devenue. Au fil des années, il avait souvent été

là, dans les nuits difficiles.

Alina tenta un sourire. Sa tête vint se poser dans sa main, accoudée au comptoir ; le simple fait de la soutenir lui demanda déjà un effort.

— Je ne sais même plus quelle heure il est.

La fatigue, chez elle, s'était installée bien au-delà du corps.

— Je termine à huit heures. Si les étoiles sont clémentes, peut-être qu'elles me laisseront dormir un peu.

Elle eut un léger frémissement, presque un rire, mais sans énergie. Elle tenait encore, par habitude, par discipline, par ce sens du devoir qui ne lui laissait jamais vraiment le choix.

À peine eut-elle fini sa phrase que deux bips secs retentirent dans le calme feutré de la cafétéria. Le son trancha l'air, ramenant Alina à la réalité du service. Elle sursauta, puis porta instinctivement la main à la poche de sa blouse.

Pendant une fraction de seconde, son corps hésita, la fatigue encore accrochée à ses épaules, puis le réflexe prit le dessus. L'écran du biper clignotait d'une lumière verte, les lettres s'affichant en capitales sur fond gris :

[05 FÉV 2027 – 00:33]

CODE 2 – TRAUMATISME CRÂNIEN

URGENCES – SALLE 4 / PATIENT PTSD

RAPPEL POSTE 4532

Elle resta un instant immobile, lut le code. Deux bips : un trauma de niveau 2, urgence sérieuse mais patient encore stable. Un traumatisme crânien, et ce sigle « PTSD », suffisaient à tout dire. La fatigue ne disparut pas vraiment ; elle recula, laissant place à cette lucidité froide qu'Alina connaissait trop bien. Elle but une dernière gorgée, dont le goût sucré s'effaçait déjà, avalé par la nuit, puis adressa à Henry un sourire doux et résigné, traversé d'une lueur malicieuse.

— Finalement, les étoiles en ont décidé autrement, soupira-t-elle. Le devoir

m'appelle, Henry. Que ta nuit soit plus paisible que la mienne.

Puis, sur le ton de la confiance :

— Garde-moi une part de chocolat, au cas où je survis à celle-ci.

— Bon courage, Alina.

Dans le couloir, chaque pas résonnait davantage qu'à l'ordinaire, rythmé par le ronronnement lointain des machines et les voix épuisées des soignants. L'hôpital ne dormait jamais : il respirait lentement, avec ses soupirs métalliques, ses néons agressifs, et ce parfum d'humanité mêlé à une vigilance continue. Les gardes de nuit n'offraient jamais de répit, seulement des fragments de vie tenus entre deux battements de cœur. Alina inspira, resserra sa blouse autour d'elle, puis entra dans le service des urgences. La tension de l'air changea aussitôt. Ici, le temps s'accélérait ou se figeait selon le pouls des patients.

Une infirmière et un interne la rejoignirent, visiblement soulagés.

— Docteur Morel, vous tombez bien, lança l'infirmière, la voix pressée. Le patient a chuté du deuxième étage de son appartement. Selon sa femme, il était en pleine crise psychotique.

Elle continua, le ton professionnel malgré l'inquiétude.

— Antécédents de stress post-traumatique, plus de suivi psychiatrique depuis plusieurs mois. Traitement interrompu, il est inconscient depuis son arrivée. Suspicion de traumatisme crânien. Nous l'avons stabilisé et immobilisé sur le brancard, on vous attendait pour la suite du protocole.

Alina prit le dossier. Sa lassitude s'effaça d'un battement, seule restait la rigueur du geste médical.

— Très bien, répondit-elle calmement en prenant le dossier. Mettez en place le monitoring complet : scope, tension non invasive, SpO₂, ECG, mise sous O₂, perfusion saline. Et je veux un scanner cérébral en urgence dès qu'il sera stabilisé. Qu'on prévienne l'anesthésiste de garde également.

Autour d'elle, le service s'activa. Elle posa la main sur son poignet, vérifia la fréquence du pouls, observa la symétrie thoracique. Il était faible, mais régulier. Sous la lumière blanche des néons, le visage de l'homme était figé dans une paix trompeuse, toutes ses guerres réfugiées dans ses rêves. Elle se pencha, souleva

doucement ses paupières pour tester les réflexes. Les pupilles réagirent bien à la lumière. Elle soupira, soulagée.

— Réflexes normaux, remarqua-t-elle. On continue la surveillance rapprochée.

L'infirmière préparait les instruments, tandis que l'interne s'éloignait pour appeler l'anesthésiste de garde. Alina se figea, tous ses sens en alerte sans qu'elle sache pourquoi. Une seconde plus tard, le moniteur se mit à sonner, discret mais obstiné.

Puis, au moment où elle se redressa, le patient ouvrit brusquement les yeux.

Un regard fixe.

Vide.

Dépourvu de toute humanité.

L'estomac d'Alina se noua, un froid brutal s'installa sous sa peau. Le bras de l'homme se leva soudain, d'un geste sec et démesuré, trop rapide, trop violent pour être anticipé. L'attache de sa sangle aux poignets avait cédé, ou peut-être n'avait-elle jamais été fixée correctement. Elle eut à peine le temps de reculer. La tablette d'instruments heurta son flanc, l'impact lui coupa le souffle, et un instrument tomba, résonnant sur le carrelage comme un glas. Un cri éclata ; elle ne sut jamais s'il venait d'elle ou de l'infirmière.

La douleur surgit sans ordre.

Flanc.

Crâne.

Une brûlure vive qui déchira sa conscience, suivie d'un éclat blanc qui avala tout le reste.

Puis plus rien. Le monde bascula, se dissolvant dans un brouillard épais. Elle sentit le sol s'éloigner, ou peut-être était-ce elle qui glissait hors du monde. Les sons se brouillèrent, étouffés, lointains.

Ni peur, ni douleur, mais une suspension absolue. Le temps lui-même s'était arrêté. La violence ne l'avait pas seulement frappée dans la chair. Elle avait déchiré un voile invisible, une faille, une frontière, comme une couture qui se déchire. Avant de sombrer, Alina vit les aiguilles de l'horloge s'emballer, puis se mettre à